Le mur d'Israël

par Maria Nadotti

(traduit de l'italien par Véronique Dassas)

Fragment n° 1

Ce qui est certain, c'est que je ne bouge pas d'ici.

Qalqiliya, ville palestinienne de 50 000 habitants, est le chef-lieu d'une région agricole très fertile où l'eau coule en abondance : tellement fertile qu'on la considère comme le grenier de la Cisjordanie. Dans cette région administrative qui comprend 31 villages palestiniens, le gouvernement israélien a créé, depuis quelques années, d'importantes colonies. À quelque 10 kilomètres de la mer que l'on peut apercevoir à l'œil nu par beau temps, cette ville a le malheur paradoxal d'être trop proche de la côte méditerranéenne, trop rapprochée de la « ligne verte » qui, selon les résolutions de l'ONU, devrait un jour ou l'autre être la frontière entre deux États indépendants, souverains et… amis.

Depuis cinq ans on a entouré Qalqiliya d'un mur de presque 10 mètres de haut, avec une seule « porte » d'entrée et de sortie sous contrôle de l'armée israélienne. Dix-sept kilomètres et demi de béton gris qui font penser aux murs d'une ville médiévale. À une énorme différence près : ce n'est pas l'administration municipale qui en a ordonné la construction pour protéger ses citoyens, mais le gouvernement israélien, sur mandat de son parlement. Selon les forces d'occupation israéliennes, les « terroristes » palestiniens programmés pour préparer des attentats en Israël partaient souvent de cet endroit : du coup, toute la population de la ville s'est retrouvée en prison.

Vue de l'extérieur, cette enceinte pourrait avoir du charme. En longeant la côte par l'autoroute Nord-Sud, on ne s'aperçoit pratiquement pas de son existence. Les constructeurs ont camouflé le rempart extérieur avec des buttes fleuries qui cachent la sinistre surface et n'en laissent émerger que la crête : un simple muretin.

Par contre, vue de l'intérieur, cette muraille est un cauchemar. Comme le mur d'une prison, elle bloque le regard, efface l'horizon, empêche l'œil de battre la campagne. Comme le mur d'une prison, elle interdit toute possibilité d'échange et de commerce avec l'extérieur. Les nombreux propriétaires des serres qui aujourd'hui forment une couronne à la périphérie de la ville se souviennent, à la fois incrédules et désespérés, d'un temps pas si lointain où Israéliens et Palestiniens longeaient la route nationale qui traversait la ville en direction Nord-Sud, d'un temps où les affaires roulaient.

Aujourd'hui tout est bloqué, raconte Riad Hourani, père de cinq enfants et propriétaire de la dernière serre au Nord, avant le Mur. Quand les arbres poussent, je les taille et j'attends qu'ils repoussent. Ce qui est certain, c'est que je ne bouge pas d'ici. Lutte armée ? Tu parles… ici, résister, c'est faire preuve d'obstination et de patience.

En mars 2005, parce qu'il avait plu davantage que d'habitude, Qalqiliya s'est mise à ressembler à une Nouvelle-Orléans post-Katrina en miniature. L'enceinte empêchait l'eau de s'écouler. Le centre de la ville s'est transformé en une mare d'eau stagnante et pas besoin de peste aviaire pour faire des ravages parmi les volailles et autres petits animaux de basse-cour.

Mais le plus drôle, c'est que justement ici, à Qalqiliya, grâce aux relations douteuses entre le maire de la ville et les autorités israéliennes vers la fin des années 1980, le seul zoo de Palestine s'est installé. Ce vieux maire, qui pour des raisons

de sécurité a été muté et qui désormais erre en indésirable d'une ville israélienne à une autre, ce maire donc, les habitants de Qalqiliya l'appellent tout simplement l'espion. Pendant la première Intifada, il collaborait avec l'ennemi en dénonçant ses concitoyens. En échange de quoi il obtenait faveurs et dons en nature, parmi lesquels, et non des moindres, un zoo tout à fait respectable, attraction touristique pour toute la Palestine historique.

Actuellement, la situation du zoo est tout ce qu'il y a de plus catastrophique. En 2002, pendant les mois les plus durs de la réoccupation militaire de la Palestine, certains animaux sont morts de mort violente : quatre zèbres et une petite girafe ont été intoxiqués par des gaz lacrymogènes israéliens ; le père girafe, blessé par balle, s'est cassé le cou dans les mailles métalliques de la clôture. Aujourd'hui le budget dont dispose le directeur ne suffit même pas à sauver les animaux de la faim, animaux qui bien sûr ne peuvent pas être nourris avec du riz et des fèves, comme les humains qui sont « entretenus » par la générosité d'une agence quelconque des Nations Unies.

Voilà pourquoi, près des fosses aux lions, aux ours et aux singes, aux crocodiles et aux hippopotames, près de la cage en verre où se trouvent boas et anacondas, près des enclos des zèbres et des gazelles, des chameaux et de la girafe esseulée, les employés du zoo construisent un musée où trouveront refuge les cadavres embaumés de ces animaux destinés à s'éteindre sans qu'on les remplace. Et ainsi — pour peu que les routes menant à la ville soient praticables et que leur carte d'identité leur permette d'entrer à Qalqiliya — les enfants palestiniens pourront venir voir à quoi ressemble un lion. C'est toujours mieux qu'une photo ou qu'un dessin dans un livre.

Impossible de ne pas penser que c'est aussi ce qui pourrait arriver à la Palestine. En attendant de devenir un État ou de se fondre dans un État binational ayant abandonné sa voca-

tion ethnique, la Cisjordanie et Gaza risquent vraiment de disparaître et de se transformer en un musée à la mémoire de, un musée que l'on visitera pour voir à quoi ressemble un peuple qui officiellement n'a jamais existé.

Fragment n° 2

Les murs, on les construit, et puis ils tombent.

Abu Dis, faubourg à l'Est de Jérusalem. Fin de l'été 2005. Entre ce que l'on appelle le grand Jérusalem israélien et ce versant des Territoires occupés de Palestine, exactement de l'autre côté de l'État d'Israël, on a à peine fini de construire le tronçon local de ce qui s'appelle *Security Fence* (clôture de sécurité), une muraille en ciment qui dans cette partie du pays a neuf mètres de haut et court entre les maisons, coupant en deux le territoire géographique et le tissu humain.

Je suis assise sur une marche du côté palestinien où je suis arrivée en me faufilant entre les barreaux d'une grille contrôlée par Tsahal. Je suis désespérée. Je reste immobile et j'observe. Je m'aperçois peu à peu que l'endroit où la route s'élargit, au-delà de la barrière, s'est transformé en carrefour commercial, mobile et flexible comme tous les moyens que trouvent les Palestiniens pour s'adapter à la loi du plus fort. Un homme est en train de faire rôtir un poulet sur une broche, un autre vend des boissons fraîches, un troisième range des bâches, un quatrième fait la circulation pour les taxis collectifs jaunes qui arrivent et repartent en toussotant.

Ici, on vit patiemment, on se débrouille. Ici, l'attente est une forme de résistance. *To exist is to resist*, exister, c'est résister, ai-je lu quelques jours auparavant sur les murs de Qalqiliya.

Le Mur à Abu Dis (côté palestinien)

Le Mur à Qalqiliya (côté palestinien)

Le soleil se couche et le ciel doré de Jérusalem se teinte de rose. Même les débris sur lesquels je marche — désormais, c'est ça le sol de la Palestine — prennent de l'éclat. Je me suis mise à remonter un escalier étroit qui longe le Mur : de ce

côté-ci le ciment, et de l'autre une haie en fleurs qui donne sur une petite mosquée et sur la cour intérieure de l'université du lieu. Il y a un certain va-et-vient. Passe un homme, cartable sous le bras. Il me regarde et me dit : « Ne vous en faites pas, ça passera. Les murs, on les construit et puis ils tombent. Pensez au mur de Berlin. Combien de temps a-t-il duré ? De 1963 à 1989 ? Le nôtre est encore jeune. Bien sûr, il nous rend la vie difficile, très difficile, mais il ne durera pas éternellement. Et la vie réserve des moments de surprise extraordinaires. Il suffit de ne pas se faire écraser par le présent et de continuer à espérer. » Bien sûr, de ce côté du Mur, l'attente pourrait aussi s'appeler espoir.

Fragment n° 3

Quand j'étais enfant je priais tous les soirs pour avoir un nouveau vélo. Quand j'ai compris que Dieu, ça ne marchait pas comme ça, j'ai volé un vélo et prié pour avoir le pardon.

Emo Phillips

Dans différents endroits des Territoires occupés de Palestine — à Abu Dis, au check point de Qalandia, à Bethlehem, à Qalqiliya —, le Mur est devenu fresque, *story-board* collectif, écran où se projette la mise en abîme du Mur lui-même, une scène de théâtre, une barrière à abattre et à contourner symboliquement avec les armes de l'ironie et de la désacralisation. Certains pensent à en faire l'objet d'une vente aux enchères internationale. Les travaux d'artistes qui s'accumulent sur sa surface de béton pourraient être vendus au plus offrant et aller tôt ou tard meubler l'aile d'un musée d'art contemporain, avec quelques dizaines de mètres de Mur. On commencerait comme ça, au moins sur papier, à le démanteler.

Bansky, l'artiste de rue britannique (la phrase de Phillips citée plus haut se trouve en exergue sur son site <http://www.banksy.co.uk/> qui aime ridiculiser les puis-

sants et faire en sorte que les opprimés se sentent moins seuls, a percé le versant palestinien du Mur avec d'ironiques trompe-l'œil naturalistes. Il a sauté par-dessus en dessinant des avions et des itinéraires de fuite.

À la longue, cependant — mais c'est là un syndrome qui atteint tous ceux qui passent un certain temps en Palestine, une espèce d'influence chronique — ses railleries se sont faites moins légères, comme si la situation l'avait pris par la main et l'avait obligé à en dire davantage, à ne pas se contenter d'être géographiquement de ce côté-là du Mur. Et ainsi sont nées les œuvres qui l'ont rendu involontairement antipathique aux Palestiniens, pas du tout contents d'avoir à s'identifier avec le rat qui est devenu un peu la marque de commerce du Bansky euro-américain.

Son rongeur combattant, armé d'une fronde, aux aguets derrière le Mur a provoqué en quelque sorte un choc culturel. On l'a finalement recouvert d'une couche de blanc vengeresse, sourde aux raisons de l'art, de l'idéologie et du marché.

se, sourde aux raisons de l'art, de l'idéologie et du marché. Un rat, dans les Territoires occupés, c'est un rat. Un rat c'est un rat, et pas moyen d'en faire une image positive.

Problématique aussi, un autre dessin « militant » de Bansky qui représente une petite fille palestinienne en train de fouiller un soldat israélien. Dans cette région, où le Mur et l'armée d'occupation t'empêchent de respirer, de bouger, de vivre, l'ironie est certes un outil précieux, mais il est complexe et il faut le réinventer complètement. Les renversements, les changements de rôles, les petits jeux auxquels la satire occidentale nous a habitués, les bouffonneries de cour de nos démocraties toujours moins représentatives ne suffisent pas.

Nombreux sont ceux en Palestine à dire qu'il ne faut pas enjoliver le Mur, qu'il ne faut pas le rendre regardable, qu'il est préférable qu'on le voie tel qu'il est : comme une gigantesque folie architectonique qui ne sépare pas, qui ne prépare pas la naissance d'un État palestinien mais qui tourmente la terre, le ciel et les Palestiniens qui vivent de part et d'autre.

Et oui ! parce que le Mur, il vaut mieux s'en souvenir, ne court pas le long de la Ligne verte, la frontière supposée entre l'État d'Israël qui a maintenant 60 ans et l'État de Palestine encore à naître. Ce mur conçu par des ingénieurs et des urbanistes de l'armée se déploie comme un python en fil de fer barbelé qui entre et qui sort des Territoires palestiniens comme s'il était chez lui. Il enveloppe, protecteur et menaçant à la fois, les colonies israéliennes qui se sont construites illégalement en Cisjordanie et que l'ineffable leader travailliste Ehoud Barak a carrément promis ces jours-ci de développer. Il casse, il défigure, il confisque la terre et le travail ; visuellement, c'est une véritable obsession, il sépare les Palestiniens des Palestiniens pour faire de la place à plus de 400 000 colons juifs israéliens sur un territoire, celui de la Cisjordanie actuelle, qui représente moins de 22 % de la Palestine historique et où vivent un peu plus de deux millions de Palestiniens. Oui, en Cisjordanie, grâce au Mur, au système des postes de contrôle, de ce que l'on appelle les routes de contournement et de la présence angoissante de

l'armée d'occupation, les Juifs israéliens sont le cinquième des Palestiniens. Citoyens de plein droit d'Israël, ils vivent de l'autre côté du Mur et sont « protégés » par de petits bouts de murs construits à cette fin autour de leurs îlots extraterritoriaux hyperbétonnés.

Fragment n° 4

Beaucoup de termes, trop de termes, qui pourtant expriment avec précision ce qui se passe en ce moment en Palestine, sont désormais inutilisables. Ce sont des monopoles historiques. Le terme « ghetto », par exemple, est devenu propriété privée des Israéliens, même si aujourd'hui la majorité de la population palestinienne vit en ghetto, c'est-à-dire dans une multitude de minuscules bantoustans où il peut certes y avoir un gouvernement local, mais sans souveraineté pleine et entière.

Et d'autres expressions — allant d'« annexion » à « solution finale » — sont tellement taboues que même les Palestiniens n'osent pas les employer. Du coup, le Mur, dont la fonction est de mener à terme un projet clair d'annexion territoriale et de déplacement progressif de tout un peuple, devient, suprême acrobatie euphémistique, *Defensive Fence*, barrière de défense. Et pensons que le plan des Israéliens — dont les étapes ont suivi l'ordre suivant : construction des villages de colons, puis des routes de contournement[1], et donc des postes de contrôle, et enfin du Mur — vise de toute évidence à changer la nature et la réalité des Territoires occupés. Ils étaient jusqu'ici sol palestinien avec quelques colonies israéliennes illégales et ils deviennent aujourd'hui le grand Israël où survivent quelques communautés palestiniennes isolées.

[1] Des routes qui relient les colonies israéliennes et Israël ou qui contournent les villages et les villes des Palestiniens.

Si à Gaza ce projet a échoué, c'est seulement que la densité de la population locale, autour 1 300 000 Palestiniens, l'a rendu impraticable. Si bien qu'Israël a préféré en retirer ses 8 000 colons et prendre le contrôle complet de la Cisjordanie, où les colons israéliens sont 436 000 pour 2 200 000 Palestiniens.

Gaza, qui est désormais débarrassée de la présence encombrante des quelques colons juifs israéliens qui l'ont habitée jusqu'en août 2005, est aujourd'hui beaucoup plus facilement et cruellement « contenue » de l'extérieur, c'est-à-dire à partir des frontières, du ciel, de la mer. Et on peut y mettre au point de nouvelles techniques de domination. Selon Ariella Azoulay, universitaire israélienne et historienne de la photographie, si aujourd'hui la Cisjordanie est une véritable colonie pénitentiaire, Gaza, elle, est un laboratoire où Israël expérimente un nouveau système très sophistiqué de gouvernement indirect. Sa population, coupée même du point de vue politique du reste des Palestiniens, isolée du monde, sans travail, sans vivres, sans médicaments, sans énergie, est maintenue tout à fait délibérément sur le bord de la catastrophe humanitaire : ceux qui l'affament sont aussi ceux qui l'empêchent de mourir de faim.

(*Milan, 19 novembre 2008*)

Coda

Le mur d'Israël : les faits[2]

- La construction du mur d'Israël a commencé le 16 juin 2002.
- Le Mur, c'est une série de plaques de béton de 25 pieds de haut, de tranchées, de zones tampons de fils barbelés, de clôtures électrifiées, de nombreuses tours de surveillance,

[2] Tiré de *Palestine Monitor*, <http://www.palestinemonitor.org/spip/spip.php?article4>

de caméras vidéo à infrarouge, de tours de tir et de routes pour les véhicules de patrouilles.

- Le Mur aura à terme 721 kilomètres de long dont 56 % sont déjà construits.
- Le Mur coûte environ 3,7 millions de dollars du kilomètre.
- 80 % du Mur sont construits en Cisjordanie, sur des terrains qui ont été confisqués aux Palestiniens par les militaires israéliens. 20 % du Mur seulement sont sur la Ligne verte qui marque la frontière entre Israël et le territoire palestinien qui a été occupé en 1967. Il n'y a aucun tronçon du Mur qui ait été construit du côté israélien de la Ligne verte.
- Plus de 230 km² des terres les plus fertiles de Cisjordanie — environ 10 % de tout le territoire agricole de la région — ont été confisqués pour construire le Mur.
- Le Mur renforce des inégalités qui existaient déjà entre Israéliens et Palestiniens pour ce qui est de l'accès à l'eau. Il annexera à Israël 70 % de la zone totale de recharge du bassin aquifère occidental ainsi que 62 sources et 134 puits palestiniens.
- Quand il sera achevé, le Mur isolera également près de 60 500 Palestiniens qui vivent dans 42 villes et villages à l'intérieur d'une zone militaire fermée entre le Mur et la Ligne verte. 12 villages où vivent 31 400 Palestiniens seront encerclés par le Mur.

Le Mur selon le droit international

- Un avis consultatif de la Cour internationale de justice de La Haye datant du 9 juillet 2004 reconnaît que la construction du Mur « va à l'encontre du droit international » et qu'Israël est dans l'obligation d'en interrompre l'édification, de détruire les structures existantes et de réparer les dommages provoqués par la construction.
- La construction du Mur et l'annexion du territoire occupé sont interdites en vertu des conventions internationales qui

régissent les actions des forces d'occupation et en particulier la Convention de La Haye de 1907 et la quatrième Convention de Genève de 1949. La construction du Mur viole également un principe fondamental des lois d'occupation qui stipule qu'aucun droit légal à la terre ne peut être acquis par voie d'occupation militaire.

Les colonies et le Mur

- Le Mur annexera à Israël 56 colonies israéliennes en Cisjordanie où vivent 76 % de colons israéliens. Pour incorporer le bloc de colonies d'Ariel, le Mur retranche 22 km du territoire de la Cisjordanie.

Les conséquences humanitaires et économiques du Mur

- Le Mur a de graves conséquences humanitaires. Les Palestiniens ont été coupés de leurs terres, de leurs moyens de subsistance, de leurs lieux de travail, de leurs écoles et de leurs universités, de leurs milieux sociaux et de services médicaux. On continue d'obliger les femmes à accoucher aux postes de contrôle et des nouveaux-nés continuent de mourir parce qu'on ne peut les amener dans des services d'urgence ou que les services d'urgence ne peuvent se rendre jusqu'à eux.
- 10 % des terres les plus fertiles des Palestiniens sont désormais isolées entre le Mur et la Ligne verte. Aujourd'hui 60 % des familles rurales qui ont des terres à l'ouest du Mur ne peuvent plus y accéder.

Les conséquences du Mur pour un éventuel État palestinien

- Alors que le gouvernement israélien avait d'abord prétendu qu'il construisait le Mur pour des raisons de sécurité, il a par la suite admis que le Mur avait été conçu pour servir certains objectifs politiques, c'est-à-dire annexer les blocs

de colonies israéliens et définir les frontières définitives de l'État d'Israël de façon à ce qu'il devienne impossible de créer éventuellement un État palestinien viable à l'intérieur de ses frontières de 1967 avec Jérusalem comme capitale.

- Jérusalem sera complètement coupée du reste de la Cisjordanie par le Mur, servant ainsi de ce que le professeur John Dugard, rapporteur spécial de l'ONU, a appelé « un instrument d'ingénierie sociale conçu pour parvenir à la judaïsation de Jérusalem en réduisant le nombre de Palestiniens qui habitent la ville ».
- Les Territoires palestiniens occupés par Israël en 1967 représentent 23 % du territoire de la Palestine historique. Une fois le Mur achevé, les Palestiniens de Cisjordanie et de la bande de Gaza ne vivront plus que sur 12 % de ces territoires.